LA VIE LA PLUS ANCIENNE

DE

Saint Samson de Dol

D'APRÈS

DES TRAVAUX RÉCENTS : REMARQUES ET ADDITIONS

PAR

J. LOTH

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

EXTRAIT DE LA *Revue Celtique*.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1914

LA VIE LA PLUS ANCIENNE

DE

Saint Samson de Dol

D'APRÈS

DES TRAVAUX RÉCENTS : REMARQUES ET ADDITIONS

PAR

J. LOTH

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

EXTRAIT DE LA *Revue Celtique*.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1914

LA VIE LA PLUS ANCIENNE

DE

SAINT SAMSON DE DOL

LA VIE LA PLUS ANCIENNE
DE
SAINT SAMSON DE DOL
D'APRÈS DES TRAVAUX RÉCENTS : REMARQUES ET ADDITIONS[1].

La vie la plus ancienne de saint Samson avait été considérée jusqu'ici par tous les critiques comme le monument le plus important de l'hagiographie des Brittons (Gallois, Cornishmen, Bretons-Armoricains), en raison surtout de son ancienneté et de son caractère d'authenticité. Elle a été l'objet de recherches importantes, en particulier, de la part de M. de la Borderie. On ne peut dire néanmoins qu'il ait épuisé le sujet ni qu'il en ait résolu toutes les difficultés : tant s'en faut.

Les travaux cités ici apportent à cette difficile mais importante étude de nouveaux éléments d'investigation, et, à des points de vue divers, d'utiles contributions.

La seule édition dont on disposât jusqu'ici était, en somme, celle de Mabillon (*Acta ss. ord. s. Bened.*, saec. I, p. 179 et suiv.). Le texte en est assez défectueux. Il a cependant été reproduit intégralement par les Bollandistes (*Acta ss.*, VI, juillet). La réimpression de ce tome par Palmé (Paris, 1868) est détestable, et comme le dit l'abbé Duine sans aucune exagération, cousue de fautes. M. Fawtier a donc rendu aux études bretonnes et à l'hagiographie en général, un signalé

1. R. Fawtier, *La vie de saint Samson : Essai de critique hagiographique* (Bibl. Ec. Hautes-Etudes, 1912. — Abbé Duine, *Histoire civile et politique de Dol jusqu'en 1789*, Paris, Champion, 1911 (§§ VI, VII, IX) ; — du même : *Les saints de Domnonée, notes critiques.* Rennes. Bahon-Rault, 1013 ; — du même : *Compte-rendu critique de la vie de saint Samson*, de R. Fawtier (*Annales de Bret.*, 1913, pp. 338-356).

service, en nous donnant un texte à la fois plus abordable et mieux établi. Ce n'est pas une édition critique : l'auteur ne l'a pas tenté, et je ne peux que l'en louer. Il nous donne le texte d'un seul manuscrit, du début du XI^e^ siècle, avec les variantes de dix-neuf autres[1]. La copie dont s'est servi Mabillon a été retrouvée par l'auteur à la Bibliothèque nationale (ms. latin 11771) : c'est une copie fautive, publiée fautivement, nous dit M. Fawtier (p. 85). L'auteur discute aussi la valeur des rédactions postérieures de la vie. Il n'attribue aucune valeur, avec raison, à la compilation galloise du *Book of Llan Dâv*, ni aux passages concernant saint Samson contenus dans les vies d'Iltut, Dubric, Patern. Puisqu'il a cru devoir citer et analyser ces fragments, il est regrettable qu'il ait négligé la *Vita Teliavi* dont j'ai donné le texte d'après l'édition de Gwenogvryn Evans du *Book of Llan Dav*, dans les Annales de Bretagne, avec des notes assez copieuses qui auraient pu lui être utiles, particulièrement en ce qui concerne Patern et Dewi[2]. M. Fawtier fait trop bon marché de la *Vita* du IX^e^ siècle publiée par Dom Plaine[3]. C'est un remaniement à coup sûr du texte de la plus ancienne vie, mais l'auteur avait incontestablement à sa disposition des manuscrits plus anciens que ceux qu'a utilisés M. Fawtier, et pouvant fournir des variantes utiles pour la constitution du texte, et même pour la discussion de l'ancienneté de la vie : j'en donnerai une preuve frappante à propos du nom du comte *Guedianus*. De plus, l'hagiographe a utilisé des traditions historiques qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. Comme le fait remarquer l'abbé Duine, c'est par cette vie que nous connaissons les rapports entre l'abbaye neustrienne de Pental, dépendance de Dol[4], et l'abbaye parisienne de Saint-Germain. Aussi Léopold Delisle a-t-il pu écrire, non sans quelque exagération toutefois, il faut le reconnaître : « à mon avis, cette deuxième

1. Ms. 195 de la Bibl. de Metz. Sur les recherches de l'auteur au sujet des *mss.* de la *Vita S.*, en Angleterre, Belgique, Allemagne ; v. *Ecole pratique des Hautes Études, Annuaire*, 1910-1911, p. 117-119.
2. *Annales de Bret.*, IX, 81, 277, 438, X, 66
3. *Anal. Boll.*, VI, 79-80; 82-150.
4. *Histoire de Dol*, p. 231.

vie qui a joui d'une grande vogue au moyen âge, n'est guère moins ancienne ni moins respectable que la première » (*Congrès scient. de France*, 27^e^ session tenue à Cherbourg en 1860; II, 1861, p. 158 et suiv.). L'œuvre de l'archevêque Baudry même n'était pas inutile à consulter, moins pour sa valeur réelle, que par les variantes qu'elle pouvait présenter.

La question capitale abordée par M. Fawtier est celle de l'ancienneté de la première rédaction ou, ce qui revient au même, de la *véracité* de l'hagiographe. Ce dernier, en effet, nous dit avoir eu à sa disposition une vie du saint écrite par Henoc, cousin de Samson, son compagnon dans ses pérégrinations : c'est sa source écrite. Il a, de plus, interrogé un vieillard de l'île de Bretagne, neveu de Henoc, devenu moine au monastère de Dol, et d'autres personnages religieux qu'il juge bien informés. Enfin il a lui-même voyagé dans l'île, en Galles et en Cornwall. Lorsque ses recherches ont été infructueuses, il l'avoue : *nomen nescio* (Fawtier p. 135. 38) — *nomen scire non potui*[1] — Samson étant mort entre 560 et 570[2], la vie aurait été composée vraisemblablement, en tenant compte des affirmations de l'hagiographe, dans le premier quart ou la première moitié du VII^e^ siècle. L'auteur connaît les œuvres de Grégoire-le-Grand mort en 601. Mgr Duchesne a relevé chez lui une expression qu'il emploie d'ailleurs maladroitement, mais clairement empruntée aux écrits de ce pape[3]. L'abbé Duine en a relevé d'autres[4].

Jusqu'ici les critiques avaient admis la véracité de l'hagiographe. Mgr Duchesne, après avoir établi que la vie avait sûrement été rédigée entre le VII^e^ et le IX^e^ siècle, incline à croire qu'elle l'a été à une époque assez rapprochée du *commencement de cet intervalle*[5].

1. Il est au contraire, précis lorsqu'il a une source, sans doute écrite. Ainsi (éd. Fawtier, p. 123, 36) il nous dit que Samson ne gouverna pas l'abbaye de Piro plus *d'un an et demi* (*non plus anno et dimidio primatum tenens*).
2. Abbé Duine, *Compte rendu*, p. 336-337, note 6.
3. *Origines du culte chrétien*, 3^e^ éd., p. 254.
4. *Les saints de Domnonée*, p. 6, note 6.
5. *Faetes épisc.*, 2^e^ éd., II, p. 381, note. Cf. Ferdinand Lot, *Mélanges d'hist. bret*, Paris, 1907, p. 169.

M. Fawtier, lui, est d'avis que la date de la composition doit être ramenée au VIII^e-IX^e siècle. La vie, pour lui, n'a aucune importance; on n'en peut retirer à peu près rien pour l'histoire bretonne, *sinon que Samson passe à juste titre pour le fondateur de Dol et de Pental* (p. 78); l'hagiographe est un faussaire.

Les arguments de M. Fawtier en faveur de cette thèse assez inattendue sont d'ordre divers.

Il y en a qui n'ont guère d'autre signification que de mettre en relief l'excessive méfiance de M. Fawtier vis-à-vis de l'auteur de la vie. Il a été évidemment, d'avance, fâcheusement impressionné par le fait même d'avoir affaire à un *hagiographe et ce qui plus est*, comme il l'avoue sans détour, *à un hagiographe breton* (p. 56). Si nos hagiographes méritent une place d'honneur dans le martyrologe de la critique, c'est peut-être bien que nos vies de saints sont d'une assez basse époque; la vie de Samson mise à part, les deux plus anciennes ont été rédigées vers la fin du IX^e siècle. Il n'est pas impossible, il est même tres probable que nos monastères devaient en posséder d'autres plus documentées et surtout plus anciennes. Il est aujourd'hui impossible d'évaluer les pertes que notre histoire a subies du fait de la destruction de nos monastères lors des incursions des Scandinaves et même de la prise de possession de la péninsule par eux. Une faible partie de nos manuscrits a pu échapper et être emportée à l'étranger. On a, en appareuce, beau jeu, en faisant table rase des vies rédigées aux IX^e, X^e, XI^e siècles, sous prétexte qu'elles ne s'appuient pas sur des documents écrits antérieurs, que leurs témoignages ne reposent que sur ce qu'on appelle avec une nuance d'ironie, la *tradition*. Assurément la tradition est un fleuve trouble aux eaux contaminées. C'est à la critique d'en clarifier le cours. En ce qui concerne la tradition bretonne armoricaine au IX^e- XI^e siècle, il ne faut pas oublier qu'elle mérite d'autant plus considération *qu'elle est sans cesse renouvelée* par les relations ininterrompues entre la péninsule armoricaine et la Bretagne insulaire. Du V^e au IX^e-X^e siècle, l'Armorique est une dépendance du Cornwall, du pays de Galles, et, par les monastères, jusqu'à un certain point, de

l'Irlande, au point de vue moral et intellectuel. Pendant le V^e et VI^e siècle, les Bretons d'Armorique ne prennent aucune part à la vie religieuse de la province de Tours dont l'Armorique était une dépendance. Jusqu'au IX^e siècle, nos moines ont la tonsure et le vetement insulaire. Jusqu'au XI^e, comme l'a démontré Lindsay, nos scribes conservent les habitudes d'outre-mer. Si on étudie l'organisation du culte paroissial, particulièrement en Cornwall, on s'aperçoit bien vite que l'influence a été réciproque des deux côtés du détroit. D'ailleurs les relations par mer entre le sud-ouest de l'île, et l'Armorique ont été, on peut le dire, journalières jusqu'à la fin du moyen-âge. M. Fawtier, lui-même, en somme, s'incline devant la tradition, quand il accorde que Samson est le fondateur de Dol et de Pental. Rejetant complètement l'autorité de l'hagiographe, le convainquant de mensonge, ne reconnaissant pas dans le Samson qui signe au Concile de Paris, l'abbé de Dol, il ne peut s'appuyer que sur l'autorité des martyrologes hieronymiens, c'est-à-dire sur des documents du VIII^e siècle. Si l'hagiographe n'a pas trouvé à Dol même des documents écrits, force nous est d'admettre, comme source des martyrolges, l'odieuse tradition.

Que M. Fawtier se donne la peine de parcourir, je ne dis pas les vies des saints irlandais, auxquels on pourrait aussi reprocher souvent une *garrulitas* qui n'a rien à envier à la *britannica*, mais même les vies des saints anglo-saxons, et il deviendra plus indulgent pour les hagiographes bretons. Je réponds qu'après cette lecture, il sera moins choqué du caractère légendaire du récit du moine de Dol, dans certains passages. Comme le fait remarquer l'abbé Duine, ce n'est nullement une raison pour ne pas croire à la sincérité du narrateur [1]. Quoique Grégoire de Tours raconte de pieuses histoires de toutes les couleurs, on garde confiance dans sa véracité d'historien, *parce qu'on ne saurait reprocher à quelqu'un d'avoir eu la mentalité de son temps*. A ce compte on pourrait récuser le témoignage d'à peu près tous les hagiographes.

1. *Compte rendu*, p. 341-343.

M. Fawtier a contre l'hagiographe des griefs plus précis. Il aurait voulu nous faire croire, dit-il, à des *gesta emendatiora*, lorsqu'il est sûr que cette expression est empruntée à Grégoire-le-Grand (p. 75). Mgr Duchesne qui en sa qualité de *Clericus Aletensis* ne peut être suspect d'indulgence excessive pour l'hagiographe Dolois, n'a pas été autrement ému par cette constatation qu'il a été le premier à faire : c'est tout simplement pour lui une expression *incongrue* dans le récit. L'abbé Duine a supposé non sans vraisemblance, qu'il s'agissait, dans la pensée de l'hagiographe, de la vie rédigée par Henoc, qui lui, écrivait *congruis stilis polite*.

Il est plus difficile de comprendre que M. Fawtier l'accuse d'avoir pris dans des *Litanies* les noms des parents du saint (p. 36, 75). M. Fawtier a mal lu : le texte parle de la messe [1] ; c'est, suivant la juste remarque de l'abbé Duine, une allusion à la lecture des *diptyques* : rien n'était plus naturel que la commémoration des parents de Samson à la messe célébrée près de la tombe du bienheureux [2].

M. Fawtier s'étonne que l'hagiographe ignore le nom du vénérable vieillard d'outre-mer et sache le nom de son oncle, Henoc. Il serait plus juste de dire *qu'il a oublié de nous le donner*. Peut-être d'ailleurs l'omission est-elle imputable à un des manuscrits qui se sont interposés entre la première rédaction et ceux que nous possédons [3]. En tous cas, réplique l'abbé Duine, si l'hagiographe était un faussaire, il n'aurait pas eu plus de scrupule à dénommer un neveu qu'un oncle [4].

M. Fawtier est encore plus mal inspiré (p. 76) quand il annonce que l'hagiographe ne sait même pas quel jour est mort le saint. En supposant qu'il écrivît au VIII^e-IX^e siècle, lui, moine de Dol, rédigeant son récit sur l'ordre de son

1. Ed. Fawtier, p. 99, s : *et in nominibus offerentium utrorumque parentum nomina singula juxta sancti Samsonis altare ad missam cantandam legere quammultis vicibus audivi.*

2. *Compte rendu*, p. 338.

3. De même, la vie du IX^e siècle, publiée par dom Plaine, ne donne pas l'*Arx Etri* où a séjourné Samson en Irlande (v. plus bas). Or, ce nom a une réelle importance et devait se trouver dans la relation de Henoc.

4. *Compte rendu*, p. 338.

abbé et évêque, ne pouvait ignorer une date sacrée, qui s'était transmise avec d'autant plus de fidélité qu'elle était sûrement entrée dans la liturgie du monastère. Le *Liber secundus* est justement une prédication pour la *magnifica ac sancta* ANNUALISQUE *sollemnitas* [1]. La date du V. KAL AUG. devait sans doute être marquée à l'*Incipit* de la *Vita*, dit l'abbé Duine. Il répond à l'assertion de M. Fawtier par un argument sans réplique : « L'ignorance de l'hagiographe sur ce point est impossible, puisque *cet hagiographe, dans l'hypothèse du critique, écrivait postérieurement aux martyrologes hiéronymiens qui mentionnent Samson* » [2].

Un autre indice du défaut d'information de l'hagiographe pour M. Fawtier (p. 75), c'est qu'il ne sait rien, sauf la fondation de Dol, du rôle de Samson en Armorique, *car il ne nous en raconte qu'un trait qui se passe en France* (il s'agit de la fondation de Pental). On pourrait se contenter de répondre que beaucoup de vies de saints d'une haute antiquité et d'une incontestable authenticité sont d'une désespérante pauvreté en événements historiques. C'est le cas, par exemple, de la vie la plus ancienne de sainte Brigitte, écrite cependant au VI^e-VII^e siècle. Les hagiographes sont surtout préoccupés d'exalter les vertus chrétiennes de leurs héros et ont pour but principal, unique même souvent, l'édification des fidèles. Des événements de leur temps qui, pour nous, seraient d'un intérêt passionnant ne les préoccupent pas : et puis à quoi bon en entretenir leurs contemporains qui les connaissent aussi bien qu'eux ? M. Fawtier oublie d'ailleurs qu'un peu plus haut (p. 70), il semble attacher lui-même une grande importance a un événement historique que nous ne connaissons que par l'hagiographe : l'histoire de Iudwal, le renversement de Commor, *toute une révolution qui se passe en Armorique*. Il est vrai qu'ici même M. Fawtier croit trouver un argument nouveau pour justifier sa suspicion à l'égard de la sincérité du pauvre moine. Comment se fait-il, dit M. Fawtier, que Grégoire de Tours n'en parle pas ? Nous savons, en réalité, fort

1. Ed. Fawtier, p. 157. 2.

2. *Compte rendu*, p. 341.

peu de chose de l'histoire des Bretons, dans son ensemble, à l'époque même de Grégoire de Tours. Grégoire est assez bien renseigné sur les événements qui se passent dans le sud-est de la péninsule, en raison des luttes des Bretons du Vannetais qui mettent en danger de ce côté la domination franque. Pour le reste de la péninsule, c'est la nuit si on ne tient pas compte du récit de notre hagiographe. La *Domnonia* semble être restée en dehors des guerres contre les Francs et paraît reconnaître sans difficulté la suzeraineté de leurs rois.

Pour moi, l'adversaire de Iudwal n'est nullement le Cunomorus de Grégoire, celui qui lutte avec Chramne contre Clotaire.

D'abord le nom est différent. Tous les manuscrits appellent le tyran Commorus. Ce nom est composé à l'aide de la particule intensive *com-*, jointe directement au nom suivant : cf. *Com-maglo-s* donnant *Commel* aujourd'hui dans *Saint-Caradec-Trégo-mel* (Morbihan). En contraire *Cuno-maglo-s* est un nom composé de deux termes [1] et a évolué en *Con-vel* : *Plou-gonvel* (Finistère). Iudwal ne peut en aucune façon être identifié avec le Vidimaclus de Grégoire de Tours. *Vidimaclus*, (à lire *Vidimaglus* pour un plus ancien *Vidu-maglo-s*) apparaît seulement en 587, et combat avec Werocus, chef des Bretons du Vannetais contre les Francs. Sans parler de l'invraisemblence historique, il y a à cette identification une impossibilité linguistique. Lorsque le nom complet, à deux termes, d'un personnage breton, se présente, comme c'est souvent le cas, sous la forme hypocoristique, c'est le premier terme qui reste avec un suffixe de dérivations qui est le plus souvent *-oc* ; parfois il est précédé de *to-* : *Brigo-maglo-s* (*Briavael* en Galles), *Brioc* (Saint-Brieuc), *To-Brioc* (*Llan-Dyvriog* en Galles). Mais jamais on ne voit donner au même personnage deux noms dont le second terme est différent. Que l'on corrige *Vidimaglus* en *Iud-maglus*, ce sera toujours un personnage entièrement différent de *Iud-wal*.

1. *Cuno-*, qui a donné le dérivé *Cunan*, *Conan*, signifie *élevé* ; *maglo-s* a le sens de chef, roi.

Loin d'affaiblir l'autorité de l'hagiographe, le récit de l'épisode de Iudwal, pour moi, la rehausse singulièrement : il explique admirablement des faits certains qui sans cela resteraient obscurs. La captivité de Iudwal à la cour de Childebert est un indice que Commor, loin d'être en lutte contre les Francs, continue à l'égard de leurs rois les traditions de soumission de la Domnonia. Il a sans doute réussi à rendre suspect le prince dont il a tué le père et, par ses artifices, il se protège contre un retour de la fortune, en le faisant tenir en captivité à la cour du roi franc. L'intervention de Samson en faveur du roi légitime auprès du suzerain est une preuve de la grande autorité qu'il a su acquérir parmi les populations restées sous le joug du tyran. Il gagne la faveur du roi par ses qualités personnelles. Dès lors, la fondation de Pental, sur la basse Seine, par suite de donations royales, n'a rien d'extraordinaire, tandis qu'autrement le voyage même de Samson est sans cause et la constitution d'une dépendance de Dol, à l'extrémité opposée de la Neustrie, parfaitement inexplicable. La part prise par Samson à la lutte victorieuse de Judwal contre Commor a contribué sans doute à grandir encore la personne de Samson et à préparer les hautes destinées du monastère de Dol [1].

La question la plus importante soulevée par M. Fawtier est celle de l'épiscopat de Samson (p. 50 et suiv., p. 63-64). Il lui dénie la qualité d'évêque en s'appuyant sur deux rédactions du martyrologe hiéronymien.

Dans l'œuvre écrite peu après 772, Samson est appelé *confesseur* ; dans l'autre qui date de 772 [2], et provient de l'abbaye de Fontenelle, voisine de Pental sur la basse Seine, il est qualifié d'*abbé*. Je me contenterai de reproduire ici les explications de l'abbé Duine [3]. « De la première rédaction il n'y a nullement à s'émouvoir. D'autres personnages qui furent

1. La tendance des rois de Domnonée a été évidemment de donner la prééminence au monastère qu'ils préféraient et la plus haute juridiction à l'abbé-évêque qui le gouvernait. C'est ce qu'avaient fait les chefs gallois.

2. Duchesne, *Les anciens catal. ép. de la province de Tours*, p. 95, nota 1.

3. *Compte rendu*, p. 346-348.

indubitablement évêques reçoivent purement le titre de *confesseurs* dans le martyrologe hiéronymien : quelquefois même on se contente d'y inscrire leur nom [1].

« D'ailleurs dans les documents de ce genre, il faut toujours compter avec les oublis de l'auteur et les distractions des copistes. Ceux qui ont pratiqué les vieux calendriers liturgiques en savent quelque chose. Mais le second cas, qui s'exprime dans la formule : *Dolo monasterio depositio sancti Samsonis abbatis* avait fortement contrarié La Borderie, dont la réponse est malheureusement ruinée par l'argumentation de M. Fawtier. De nouvelles remarques s'imposent: il est certain, que dans ce texte le titre d'*abbé* est commandé par celui de *monastère*; or, pour Dol, cette qualification de monastère étant juste et notoire au VIII[e] siècle, le rédacteur se croit parfaitement en règle en donnant à Samson la qualité d'*abbé* [2]. Qui oserait supposer que les martyrologistes lisaient les vies de tous les héros qu'ils cataloguaient ? A moins d'être initié aux particularités ecclésiastiques de la Domnonée, le rédacteur ne pouvait supposer que le chef d'une abbaye eût la dignité épiscopale. Il devait d'autant moins deviner la vérité sur ce point, qu'au milieu du VIII[e] siècle, l'évêque du monastère de Saint-Samson ne songeait guère à parcourir la Neustrie, les Bretons formant alors un monde à part en hostilité avec les Francs. » L'abbé Duine ajoute à ce sujet une importante remarque : c'est que probablement l'archevêque de Rouen considérait à cette époque le territoire samsonien de Pental comme dépendant de sa juridiction. Saint Ouen, archevêque de Rouen, donne l'abbatiat de Pental à Saint Germer, vers le milieu du VIII[e] siècle. D'après la vie de Saint Germer, le monastère comptait un grand nombre de moines, et l'archevêque de Rouen y venait comme dans une maison soumise à son aurorité [3]. Dans une réunion

1. Duine renvoie ici aux *Martyrologia hieronymiana contracta* à la fin du tome VI, de juin des *Actes ss. o. s. Bened.*, p. 20, 27, 49.

2. Même après les événements du milieu du IX[e] siècle, et la constitution à Dol d'un véritable évêché au sens gallo-romain du mot, le titre de *monasterium sancti Samsonis* persista pendant toute la durée de l'archevêché breton (Duine, *Histoire civ. et pol. de Dol.* p. 244).

3. *Vita Geremari*, antérieure à 851, publiée par Bruno Krusch dans les *Mon. Germ. Hist. script. rer. meroving.* IV, p. 630, n° 8, 10, p. 631, n° 12.

ecclésiastique de Rouen qui se tint en 688 ou 689, d'après Mgr Duchesne et où figurait sans doute l'abbé de Pental, parmi les quatre abbés présents aucun ne porte un nom breton [1].

Ce qui diminue encore la valeur de l'argumentation de M. Fawtier, c'est que le ms. de 772 n'est qu'une copie qui représente un travail original des moines de Fontenelle, et il est fort possible que la rédaction primitive accordât à Samson le titre d'évêque que lui donnent les versions postérieures du martyrologe hiéronymien. A ce propos, l'abbé Duine cite un exemple bien propre à rendre circonspect, lorsqu'on est en présence d'omissions de ce genre. Dans un livre d'heures dolois de la fin du XIV[e] siècle, on mentionne la fête *Gobriani abbatis*. Or, en ces temps, la légende de Gobrien, reçue à Dol, racontait positivement que ce saint avait eu le caractère épiscopal et qu'il fut consacré par l'archevêque de Bretagne.

En fin de compte, il me paraît bien difficile de ne pas identifier notre saint avec le Samson qui signe parmi les évêques du concile de Paris tenu entre 556 et 573. Sa présence à Paris vers cette époque pouvant être considérée comme certaine, aucun autre Samson évêque ne pouvant être signalé en Gaule à ce moment, ce serait aller contre la vraisemblance que de le nier.

A la question de l'épiscopat de Samson, se lie celle des abbés-évêques [2]. M. Fawtier nie leur existence en Gaule, *sans excepter la Bretagne*, et n'en reconnaît qu'en Irlande. C'est aller contre l'évidence pour la Bretagne, le Cornwall et le pays de Galles. Le *papa Tigernomalus* à qui s'adresse l'hagiographe est qualifié par lui de : *sedis apostolicae episcope*. Or, l'hagiographe est au monastère de Dol ; il nous dit que Samson est inhumé *apud nos* (Lib. I, 61 ; cf. 2); Tigernomalus est son chef, son abbé : c'est sur son ordre, par obéissance, qu'il écrit (Lib. I, 1). Un autre abbé-évêque de Dol, Leucher, nous est connu. C'est aussi aller contre toute vraisemblance que de contester l'existence d'abbés-évêques à Saint Brieuc et Tréguier. Pour Tré-

1. *Compte rendu*, p. 347, note 2.

2. Sur les réserves à faire sur l'emploi de ce titre, cf. Duine, *Compte-rendu*, p. 351, note 1.

guier, les noms actuels ont même force de preuve; le siège de l'antique monastère, la ville actuelle de Tréguier, n'est connu en breton que sous le nom de *Lan-Dreger* (monasterium *Tricorium*); le *pagus*, devenu diocèse, s'appelle *Treger*. Ici nous touchons du doigt en quelque sorte l'une des formes d'évolution du monastère en diocèse. Le monastère de Tutwal a été fondé comme centre religieux d'une tribu ou d'un *pagus* [1], le *pagus Tricorius* (v. plus bas à propos du *pagus Tricurius* du Cornwall), et a pris son nom. Avec la prédication et les donations, ce noyau s'est accru et, au IX^e^ siècle, le diocèse était de fait à peu près constitué : Nomenoe n'aura fait que lui donner une existence légale. Le bon sens d'ailleurs, à défaut d'autre raison, indique que près de la moitié de la zone bretonnante n'a pu rester sans évêque du V^e^ au IX^e^ siècle.

En Cornwall, la lettre de Kenstec à l'archevêque Ceolnoth (833-870) est décisive : *Ego Kenstec ...[ad] episcopalem sedem in gente Cornubia in monasterio quod lingua Brettonum appellatur Dinurrin electus* [2]. Il me paraît également certain, comme à l'abbé Duine, que le monastère-évêché de Lan-Alet (*Lan-Aletensis monasterii episcopus*) est Sant-Germans [3]. Pour plus de détails, sur les monastères-évêchés en Cornwall, je renvoie au travail du Rev. Taylor du numéro précédent de la *Revue Celtique* sur ce sujet.

En Galles, il est incontestable qu'à l'époque historique, c'est l'évêque avec un diocèse et une juridiction définie qui apparaît : le diocèse est co-extensif avec la principauté. Mais il y avait eu sûrement une époque où ces abbés de monastères avaient la dignité épiscopale, sans diocèse. Il y a un écho de cet état de choses, dans les vies légendaires de saint David, saint Teliaw, saint Patern, comme le fait justement remarquer Haddan [4]. Ce sont sans doute les princes gallois eux-mêmes qui ont le plus contribué au nouvel état de choses : ils ont tenu à

1. La constitution du monastère de Dol a été plus laborieuse, parce que il me semble pas qu'il y ait eu dans le pays de *pagus* bien défini.
2. Haddan and Stubbs, *Councils*, I, p. 675. Il faut lire probablement : *Din-uurin* : cf. *Llan-wrin* en Galles.
3. Duine, *Compte rendu*, p. 351, note 1.
4. Haddan and Stubbs, *Councils*, II, p. 142-149.

ce que l'abbé d'un monastère qui avait leurs préférences eût l'autorité religieuse sur tout leur royaume, par conséquent sur les autres abbés de la même zone. Le siège de ces évêques a toujours été d'abord un monastère, et c'est le monastère qui constituait le principal centre religieux du diocèse. Le système irlandais pur, qui donne le gouvernement aux abbés, avec des évêques comme subordonnés, remplissant les fonctions épiscopales sans avoir de juridiction, a-t-il existé en Galles? C'est possible, mais il n'en est pas resté de traces. Quant à l'existence d'abbés-évêques, à côté de l'évêque du diocèse, il est difficile de la mettre en doute, puisque les Lois galloises signalent *sept demeures épiscopales* (*septem sunt domus episcopales* : *Leges Wallicae*, XVIII), en Demetia. Nous verrons plus loin que saint *Doccu* qui a donné son nom à *Llan-dochau*, aujourd'hui simple paroisse près Cardiff, était abbé et évêque.

En somme, aucun des arguments de M. Fawtier examinés jusqu'ici n'ébranle sérieusement l'autorité de la *Vita Samsonis*.

J'arrive maintenant à une question que M. Fawtier a abordée fatalement avec une préparation insuffisante, ce qui a contribué à le rendre quelquefois téméraire, question d'une grande importance même au point de vue de la véracité de l'hagiographe et de la sûreté de ses sources : celle des noms propres d'hommes et de lieux.

Le père de Samson s'appelle *Ammon* ou *Amon*; sa mère, *Anna*. M. Fawtier est fâcheusement impressionné par le caractère biblique de ces noms (p. 35). Cette impression d'inquiétude s'accroît, dit-il, lorsqu'on constate que le miracle qui précède la naissance du saint, l'histoire de la stérilité de sa mère Anna, est un simple emprunt à l'histoire d'Anna, mère de la Vierge Marie (p. 36). M. Fawtier s'est ému bien à tort. Tout d'abord, une naissance miraculeuse pour des saints est chose banale, presque obligée. J'irai jusqu'à admettre avec M. Fawtier que le nom d'Anna ait induit, non point probablement Henoc, mais un des admirateurs du saint plus éloigné des des événements, à crier au miracle pour la naissance tardive de Samson et à instituer ainsi un parallélisme flatteur pour le

héros. Mais lorsqu'on regarde de plus près le texte, on s'aperçoit bien vite qu'on est en réalité en présence d'un fait qui n'a rien de surprenant. On a même là, il me semble, une preuve frappante de la véracité de l'hagiographe ; l'évènement est hors de proportion avec les exagérations du commentaire : l'hagiographe nous donne impartialement l'histoire vraie et la légende [1]. En effet, si Ammon et Anna sont inquiets au sujet de leur postérité, c'est qu'Afrella sœur d'Anna a eu trois fils, tandis qu'Anna reste stérile, et cependant, nous dit l'hagiographe, *elle n'était pas plus âgée que sa sœur* [2]. D'ailleurs ce qui le confirme surabondamment et prouve que les deux époux n'étaient nullement dans un âge avancé, *c'est qu'après Samson ils eurent encore quatre fils et une fille* (Lib. I, p. 29),

Quant au caractère biblique du nom, il cadre parfaitement avec celui de Samson. On trouve encore aujourd'hui en Bretagne des noms bibliques avec des formes remontant clairement à l'époque du vieux-breton [3]. En revanche, il me paraît certain que c'est une fausse analogie qui a porté, peut-être les contemporains de Samson, sinon ses parents, ou tout au moins les gens de la génération suivante, à voir dans les noms d'Anna et d'Ammon des noms bibliques. Ces noms, en effet, sont incontestablement celtiques. Ils se trouvent dans plusieurs inscriptions latines. Holder (*Alt. celt. Sprachschatz*) à qui je me contente de renvoyer pour les sources, notamment au supplément, en donne sous *Anna* plusieurs exemples. Ce qui d'ailleurs est, s'il est possible, encore plus démonstratif, c'est que dans les Généalogies galloises du x[e] siècle, *Anna* est femme de *Beli* et mère d'Aballach [4]. *Ammo*(*n*) est également

1. Comme l'a fait remarquer Dom Plaine, l'histoire des verges, qui repose sur un usage réel et bien brittonique. se retrouve dans la vie de saint Brieuc (cf. J. Loth, *L'émigr. bret.* p. 244. *Revue Celt.* XI, p. 377, 378).

2. Desperato itaque femini uteri fœtum, *non pro ætatis sed naturae inequa litate cum sua sorore.*

3. *Salaun* (*Salamun* = *Salomõnem*) ; *Samzun* (*Samsõnem*) ; *Jegu, Jagu* (*Iacõbus*) ; *Mazeo, Maheo* (*Matheus*) ; *Mazeas* (*Mathias*). *Sawyl* = *Samuel*; *Dewi* = David.

4. J. Loth, *Mabin.* 2[e] éd. II, p. 336.

très conu : *Esciggorix Ammonis f.* — *Ammo* fecit — *Ammoni Drapponis filio* [1]. Il y a même une inscription véritablement surprenante qui tendrait à faire croire que le couple *Ammon-Anna* reposait sur une tradition vieille-celtique (C. I. L. III, 8240) : *Anna Sammonis coiux*. On peut, en effet, facilement supposer qu'*Ammon* est pour *Hammon*, forme régulièrement évoluée, au plus tard, au v[e] siècle de *Sammon* (cf. dans la vie : *Abrinum* mare, à côté de *Habrinum* = *Sabrinum*).

Le nom du diacre *Henoc* n'a rien de biblique ; il est d'ailleurs hors de discussion. Il remonte à un vieux celtique *Senãco-s* [2], (irlandais *Senach*).

Afrella et *Umbrafel* ou *Umbraphel* sont moins limpides, mais n'avons-nous pas dans l'onosmatique celtique ou simplement brittonique, dans des documents plus récents, bon nombre de noms authentiques, dont le sens et parfois même la formation nous échappe ? La présence de *-fr-* dans *Afrella*, au VI-VII[e] siècle, n'a rien de surprenant. Les spirantes évoluées de consonnes vieilles celtiques se montrent déjà à cette époque : on a *Lunarhi* pour *Lunarci* dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne (*Lunarhi Cocci*) ; *Broho-magli* pour *Brocco-magli* [3] : *Fr-* remonte ordinairement à *-sr-* ou *-spr.* (ou, en composition *-d* + *pr*) : *Afrella* peut aussi être un nom composé. En tout cas, il n'est pas plus extraordinaire que *Afroc* qui apparaît dans deux chartes du cartulaire de Redon : Ran-*afroc* en 846, et *Afroc* testis [4]. Il n'est pas inutile de remarquer que *-ell* (*ellã* ou *illã*) est un suffixe féminin en gallois [5].

Enfin il est possible qu'*Afrella* soit le produit d'une mauvaise lecture. Je serais tenté de supposer qu'il y a eu dans le ms. primitif *Avrella* pour *Aurelia* ; *Aurelius, Aurelianus* étaient des noms fort connus et honorablement portés chez les Brittons.

1. La forme *Ammon* des hagiographes gallois n'est pas ancienne et est sans autorité. La terminaison *-on*, en gallois, conserve son *o* régulièrement.

2. *Inscr. Brit. Chr.* : *Senacus* (cf. J. Loth, *Chrest.*, p. 47.)

3. *Ibid.* 158 ; au VIII[e] siècle, on a *Brohcmail* (J. Loth, *Mabin.* 2[e] éd. II, p. 345, note 4).

4. J. Loth, *Chrest*, p. 105.

5. La terminaison *-ell* (si c'en est une) n'est pas rare en gallois, et est *féminine*.

Umbrafel me paraît à décomposer en *ambi-ro-fel-*. Le suffixe vieux-celtique *ambi-ro-* est largement représenté en brittonique, et en irlandais (vieux-goidélique : *embi-ro-*). En gallois, le vieux-brittonique et gaulois *ambi-*, se présente sous deux formes *am-*, et *ym-*. Cette dernière forme est régulière avec les racines ou thèmes verbaux, notamment avec les substantifs verbaux, mais il y a eu de bonne heure mélange entre les deux formes : ainsi dans les Lois, *emrecholl* au lieu d'*am-ry-goll* [1] (*ambi-ro-coll-*). *Ym* se prononce à peu près *öm* et se prononçait sûrement ainsi à l'époque où écrivait l'hagiographe. Au VII^e^ siècle, on a été fort embarrssé pour exprimer ce son, comme on l'a été au XI^e^ siècle, en Bretagne pour *ō* long : en Bretagne, on l'écrit *u* ou *o*. L'hagiographe a choisi *u* qui se rapprochait davantage de *ō*. La graphie *umb-* est donc parfaitement justifiée [2]. Quant à la forme *ra-* pour *ro-*, elle est à cette époque très régulière. Cf. *Catamanus* pour *Catu-mano-s*, (*Cadvan*, roi de Powys, fin VI^e^ et commencement du VII^e^ siècle: Hübner, *Inscr. Br. ch.* ; cf. J. Rhŷs, *Lectures*, 2^e^ éd., 160, 161, 364). Quant à *-fel*, je ne vois guère de racine de ce genre que dans le dérivé *feleic*, qui apparaît dans le Livre de Taliessin (Skene, *F. a. B.* II, p. 188, 14, 15) et qu'on traduit par prince: le sens n'en est pas certain. Comme pour *Afrella*, il est possible qu'il y ait eu une faute de lecture : *umb-ra-sel* [3] ou *umb-ra-wel*, (*qui regarde* ou *qui voit très-bien*). Ce nom conviendrait remarquablement à la condition des parents de la famille de Samson qualifiés d'*altrices regum*. Deux manuscrits portant *âltores*, je crois que le manuscrit primitif devait porter *altores et altrices regum*, ce qui comprend la famille paternelle et maternelle. Il est probable, comme l'a supposé M. Fawtier, qu'il faut entendre par là les dignitaires chargés d'élever les enfants des rois, les **altravon-es* (gallois *alltraw*, plur. *alltrawon*).

On remarquera que *Umbrafel* n'a pas de terminaison, même

1. Ce mot a le sens de *perte complète* (ap. Sil van Evans, *Welsh Dict.*).

2. La forme galloise *amra-vael*, varié, différent, a été précédée par *amry-vael* (*ry* : prononcez *rō*) ; c'est un fait d'assimilation peu ancien ; cf. *am-ry-fus*, *am-ry-wedd* etc.

3. Il y a dans le *Mab*, de Kulhwch un personnage du nom de *Sel*, fils de *Sel-gi*.

latine. Au VII^e^ siècle, toutes les finales étaient déjà tombées. Dans une charte anglo-saxonne de 682, le nom breton d'une terre en Somerset est *Cruc Tan*, en anglo-saxon *Cryc-Beorh*: *cruc* = *vieux celtique *croucio-* (irl. *crúach*) [1].

Le nom du chef des adorateurs de la pierre dressée, en Cornwall, leur comte, est *Guedianus* ou *Goedianus* dans le ms. principal de M. Fawtier et même dans les dix-neuf autres. Il y avait là, à n'en juger que par ces mss., un argument en faveur de la thèse de l'auteur; car, *Guedianus* est une forme qui ne peut être antérieure au IX^e^-X^e^ siècle. En Bretagne armoricaine, le *w-* initial, ne s'écrit *gu-*, *guu-* que vers la fin du IX^e^ siècle et n'est régulier qu'au X^e^. En Cornwall, on trouve *w-* et *gw-* au X^e^ siècle. En Galles, la mutation écrite est plus ancienne. Mais la forme du VI^e^ et VII^e^ siècle, comme m'en a fait souvenir l'abbé Duine à qui j'avais confié mes scupules à se sujet, se trouve dans le *Vita* du IX^e^ siècle publiée par Dom Plaine [2], et même dans Baudry. Les *mss.* dont cette *vita* et Baudry même se sont servis, étaient plus anciens que les nôtres. La forme chez eux est *Widianus*. M. Fawtier, très atteint par la mode du jour, voit dans cette histoire de Guedianus *une légende topographique*. Pourquoi ? Parce qu'il y a en Cornwall, une paroisse de *Gwythian* ou *Saint Gwythian*: or, Gwythian est dans la *hundred* du *Penwith*, dans l'extrême sud et non dans le *pagus Tricurius* où a lieu l'évènement. Le nom de *Wedian* était un nom aussi connu en Bretagne qu'en Cornwall [3].

Isanus est un nom bien connu. Un Isanus apparaît donnant son nom à un monastère dans *Llan-Issan* (*Book of Llan Dâv*, p. 56, 62, 124, 255, 287) siège d'un évêché, d'après les Lois. Quant a *Atoclius*, sa composition n'est pas claire, mais il n'y a aucune raison de mettre un doute sur sa celticité [4].

1. J. Loth. Le *brittonique en Somerset à la fin du VII^e^ et dans le cours du VIII^e^ siècle* (*Revue Celt.* XX, 340.

2. *Anal. Boll.* VI, p. 169.

3. J. Loth, *Les noms des saints bretons* p. 45 ; p. 152. Le rapppochement avec *gweddi* est à supprimer.

4. *Atoclius* peut être décomposé en *ato-* (cf. *Ato-biles* (Autun), *Atoo* (Bourges) ap. Holder, *Alt-cel. Spr.*, *suppl.*) et *Clius* peut être pour *Clivus* (gal. *clyw*, = *clevos*, renommée) ; ou en At-oclius : *ocl* paraît dans *ar-ogl*, parfum ; il y a aussi des dérivés en *-ocl*.

Le nom de l'abbé-évêque de Dol *Tigernomalus*, mérite l'attention. C'est en effet, le même nom, *avec la même forme*, qui figure dans une inscription chrétienne du Cornwall, trouvée à Saint-Cubert : les caractères, d'après Hübner sont du VI^e^-VII^e^ siècle (Cf. J. Rhys *Lectures*, 2^e^ éd., p. 403) : Conetoci fili *Tigernomalus*. On est généralement d'avis que *Tigernomali* est pour *Tigernomagli* (*Tigernomaglus* est le nom d'un compagnon de saint Paul Aurélien) : *tegerno-* signifie *chef*, *maître*, et *maglo-s*, prince, roi. Il n'est pas cependant sûr que le second terme ici soit *maglo-s*, en raison de la concordance de la forme cornique et de la forme bretonne, évidemment indépendantes l'une de l'autre.

Le mot *Privatus* par lequel est désigné le premier homme qu'ait aperçu Samson en débarquant sur le rivage de l'Armorique, a été jusqu'ici considéré comme un nom propre (*vidit ad ostium mansiunculi* PRIVATUM *plorantem*. La Vita du IX^e^ donne *Privatum nomine*. Pour M. Fawtier, *privatus* est un terme signifiant *leude* ; l'abbé Duine a vainement cherché ce sens à *privatus* : ce vocable désigne un *particulier*, et rien de de plus [1]. *Privatus*, comme nom propre, se trouve souvent dans le *Corpus Inscr. Lat.* L'abbé Duine cite en outre l'hérétique *Privatus* ; un *Privatus* abbé, mentionné dans les lettres de Grégoire-le-Grand ; un autre *Privatus*, évêque du Gévaudan, mentionné par Grégoire-de-Tours. J'ajouterai que *privatus* a donné, en gallois, *priod* et en breton, *pried*, qui appliqué à l'homme indique l'homme marié et, à la femme, la femme légitime [2]. Je serais tenté d'ajouter *virum* au texte : *virum privatum* représenterait exactement le gallois actuel *gwr priod*, homme marié, mari (Vocabulaire cornique du XI^e^ siècle : *gwr priot*), ce que confirme le contexte. Le *privatus*, en effet, attend un secours d'outre-mer pour sa femme atteinte de la lèpre et sa fille possédée du démon.

Quelques-uns des noms de lieux mentionnés dans la Vie sont importants, et méritent d'autant plus l'attention qu'on

1. *Compte rendu* p. 354 et note 1 ; cf. Fawtier, p. 63, note.
2. En breton, le sacrement de mariage est *priedelez*, dérivé de *privatus* par un double suffixe.

n'a pu jusqu'ici les identifier. Samson, étant encore en Galles, accompagne en Irlande des savants irlandais revenant de Rome (*peritissimi Scotti*). Pour M. Fawtier, c'est une *légende topographique*, parce qu'il y avait en Irlande un monastère, donné, d'après la Vie, par l'abbé même à Samson en retour d'une guérison miraculeuse, monastère dont il remet le gouvernement à son oncle Umbrafel. Pour M. Fawtier, c'est l'existence du monastère qui a fait naître l'histoire des voyages qui est, par conséquent, une invention (p. 48).

L'hagiographe ne cite qu'un nom de lieu en Irlande ; ce n'est pas celui du monastère et, à lui seul, il suffit pour démontrer sa sincérité. Il nous dit que Samson a séjourné *in arce Etri* (var. *Aetri*, *Etride*). On l'a cherché de divers côtés. Le *Raith Airthir* dans le comté de Meath, proposé par le R. P. Patrick Moran, ne peut en aucune façon représenter ce nom, linguistiquement. Il ne convient pas davantage au point de vue de la situation. Car, d'après le contexte, l'*arx Etri* est sur la côte tandis que le *Ráith airthir* est dans l'intérieur des terres. Il n'y a pas à s'arrêter à l'argument tiré du fait que Balgriffin, paroisse assez voisine de Ráith airthir, située dans le comté de Dublin, a été sous le vocable de Saint-Samson [1]. Cette église était dédiée aux saints Samson, Doulech et Stapolin. Or, comme *Balgriffin* ou *Bally-Griffin* doit son nom à la famille galloise des Griffin, qui s'y fixa au XIII^e^ siècle, il est fort possible que le culte de saint Samson dans cette paroisse ait été introduit par eux à la même époque [2]. M. Fawtier signale un *Carn-Sampson* dans le comté d'Antrim, qu'il préférerait; outre que la situation ne conviendrait guère, *carn*, qui signifie *tas*, *amas de rochers*, ne traduit nullement *arx*. Shearman signale

1. L'abbé Duine a signalé le fait d'après O'Hanlon, *Lives of Irish saints*, VII, p. 430.
2. *Shearman's Loca Patriciana*, n° X — *The companions of Saint Fiacc* (*Journal of the R. S. of Antiqu. of Irel.* XIV (1870), p. 86). Shearman croit que la dédicace à saint Samson est antérieure au XIII^e^ siècle sans en donner de raison. Comme me le fait remarquer R. I. Best, *Keeper* de la *National Library*, à Dublin, le savant bien connu, Reeves, dont on connaît la scrupuleuse exactitude, se contente de signaler le fait : *Memoirs of the church of saint Duilech*: *Royal soc. of A. Ir.* VII (1859), p. 143.

aussi un *Bally*[1] *-Samson*, dans le sud du comté de Wexford [2].

L'*arx Etri* est incontestablement *Dún Étair*, identification que m'a suggérée R. I. Best, aujourd'hui le promontoire de Howth, à l'extrémité de la baie de Dublin, dans un site des plus saisissants. Le *Dún* (arx) était sans doute bâti sur le *Benn Étair* (promontoire, pic d'Étar), autour duquel Saint Columba, dans une touchante poésie, se rappelle avec émotion, pendant son exil en Écosse, avoir ramé dans son *currach*. Dans le voisinage se trouvait *Raith Édair*. *Dún* a le sens bien connu de *fort, citadelle*, et *ráth* ou *Ráith*, celui de *résidence entourée d'un rempart de terre avec fossé*. *Dún Étair* est signalé dans le *Livre de Leinster*, le *Livre de Lecan* [3]. Le fort d'Étar joue aussi un rôle dans une *saga* du cycle de Cûchulinn [4]. Le *Ráith Edair* figure dans l'*Index* aux *Four masters*, d'où Hogan l'a extrait dans son *Onomasticon Goedelicum*. *Étair* est au génitif; l'*a* indique la valeur gutturale du groupe *tr-*. La forme *Étri* est vieille-celtique et représente une forme vraiment archaïque d'*Etair*. La forme primitive devait être : nom. *Entro-s*, génit. *Entri* : la chute de *n* dans le groupe *-nt-*, *-ntr-*, amenant l'allongement compensatif de la voyelle précédente accentuée, est très vieille et antérieure aux textes irlandais les plus anciens [5]. Il est possible d'ailleurs qu'un scribe ait négligé un signe d'abréviation sur *Etri* (ētri). *Dún Étair*, par sa situation, répond admirablement aux données de la *Vie*. L'*arx Etri* était sur les bords de la mer ; Samson s'y embarque et retourne dans le sud du pays de Galles *vento aquilone*; sa navigation dure deux jours. A tout point de vue, le voyage de saint Samson nous apparaît comme une réalité. Il n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. On allait avec la plus grande facilité de Galles en Irlande et réciproquement. Les

1. *Bally* représente l'irl. *baile*, demeure, village, ville, et même *monastère*.
2. *Ibid*. et : *On the celtic races of Great and Lesser Britain* (*Journal of the R. s. a. I.* XV (1882), p. 623).
3. Pour les références, Cf. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*.
4. Whitley Stokes, *the Siege of Howth*. (*Revue Celt.* VIII, 47-64, 1887.)
5. Cf. Thurneysen, *Handbuch des Alt-Irischen* p. 124, 33, 207.

rapports étaient incontestablement fréquents entre les monastères irlandais et brittons. A l'époque romaine, il y avait encore au moins deux tribus originaires de l'île de Bretagne, *les Menapii et les Brigantes*, en Irlande. Il y a trace d'établissements permanents des Brittons dans le pays : témoin le *Sailchoet* de Cormac, aujourd'hui *Sollogh*oud en Tipperary. *L'Epistola ad Coroticum* est un témoignage des incursions des Brittons au Ve siècle. Les rapports étaient, en effet, tantôt amicaux, tantôt hostiles. J'ai signalé, d'après les annales irlandaises, plusieurs batailles entre *Gaëls* et *Brittons* du VIe au VIIIe siècle en Irlande, une dans le voisinage de Dublin même [1]. Enfin, les *Annales d'Ulster* nous signalent, à l'année 822, la destruction par un chef irlandais d'un monastère d'origine brittonne et peut-être encore, à cette époque, habitée par des Brittons ou en tout cas, très fréquenté par eux : *Gailinne na mBretan* exustum est a Feidhlimtidh cum tota habitatione sua, cum oratorio. *Gailinne na mBretan* ou *Gailinne des Bretons* est Gallen, dans la barronie de Garrycastle en King's County. Le monastère avait été fondé par *Saint Canóc*, mieux *Mo-chonóg*, fils d'un roi de Bretagne [2].

M. Fawtier rejette l'hypothèse qui identifie le monastère de l'abbé Piro, en Galles, où Samson a résidé quelque temps, avec *ynys Pyr* ou Caldy Island, sur les côtes du Pembrokeshire. Il en donne des raisons d'ordre topographique qui paraissent assez plausibles et des raisons d'ordre linguistique. Il fait justement remarquer tout d'abord que le mot *insula*, peut avoir le sens de *maison isolée*, ce qui est juste. C'était peut-être un ermitage. M. Fawtier y voit un monastère d'après ce passage concernant l'*insula* : *nuper fundata a quodam egregio viro* ; mais dans la *Vie*, *fundare* a un autre sens : celui d'*habiter* : *in cujus domo*, ultra mare, ipse solus Samson *fundaverat* [3], Lib. I, 2). Comme le scribe est de langue brittonique, il ne faut pas oublier non plus qu'*insula* peut traduire le vieux-cel-

1. *Les Bretons insulaires en Irlande*, *Revue celtique* XVIII, p. 304.
2. J. Loth, *Bretons en Irlande*, *Revue celt.* XXVIII, 417.
3. Ce sens, s'il ne se retrouve pas en territoire non celtique, rappelle l'irlandais *bun-áit*, fondement, fondation, résidence, sens qui était courant en moyen irl. et existe encore. Je ne vois pas d'idiotisme brittonique correspondant.

tique **inissī*, irl. *inis*, gallois *ynys*, qui signifie couramment en Irlande le *bord d'une rivière, terrain en bordure de rivière*. Ce sens est également connu en gallois [1]. La forme linguistique serait un obstacle plus décisif, si les *Pyr* gallois remontaient tous à *Porio-s*. Or, rien n'est moins démontré. M. Fawtier en est cependant si sûr que, pour *Porius*, il renvoie au *Book of Llan Dâv*. Or, on n'y trouve que *Mainaur Pir*, aujourd'hui *Manorbeer*, en Pembrokeshire (p. 124,255), tandis que l'inscription chrétienne du VI^e^-VII^e^ siècle, *Porius hic jacet*, a été trouvée à Llech Idris en Trawsfynydd, dans le nord, près de Festiniog. Il est très vraisemblable qu'au VI^e^ siècle, *Piro* et *Porio-s* étaient encore des noms différenciés dans la prononciation ; on peut sans doute, à la rigueur, au moins au VII^e^ siècle, supposer une forme *Pir* ou voisine de *Pir* évoluée régulièrement de *Porio-s*, mais la forme traditionnelle ancienne, à cette époque, devait être connue. De plus, la graphie *Piro*, *Pironis* ne paraît pas fortuite. Pour avoir l'équivalent, il faudrait trouver en Galles un nom de lieu où figurât *Pyron*.

En résumé, on ne peut encore identifier l'*ermitage* ou le monastère de Piron avec aucun nom de lieu actuel ou connu du pays de Galles.

Les recherches de M. Fawtier en Cornwall n'ont pas été plus fructueuses. Ici encore, il a l'esprit hanté par les *légendes topographiques*, et puis il est persuadé que l'hagiographe ment en affirmant avoir été lui-même en Cornwall. Chose plus grave, il ne paraît pas se préoccuper des formes diverses des noms de lieux dans le cours du temps. Or, en matière hagiographique, la géographie historique est un élément capital pour la critique.

On met généralement le lieu d'atterrissage de Samson venant du pays de Galles en Cornwall, à Padstow, sur la côte ouest, à l'embouchure de la Camel : c'est le seul port véritable

1. En Glamorgan, me dit M. Morgan Watcyn, *ynys* est courant dans le sens de *terrain* sur le bord d'une rivière. Et en effet, j'ai moi-même trouvé l'indication de ce sens pour cette région dans un ms. de Llanover (181, p. 267. Ce sens a existé, existe peut-être encore en Bretagne : il y a des *enes*, *enezen*, au milieu des terres.

2. Il y a un Saint Pyr en Monmouthshire.

à l'ouest, le long de la côte septentrionale. Et puis, il y avait à Padstow une chapelle dédiée aux saints Cadoc et Samson d'après une donation de Henri VIII au pape en 1543-1544, et une autre à Nicholas Prideaux l'année suivante comprenant cette chapelle [1]. Assurément l'existence de cette chapelle dont l'âge n'est pas connu, quoiqu'elle paraisse avoir été fort ancienne, à elle seule n'est pas probante. Mais l'objection qu'oppose M. Fawtier au choix de Padstow, c'est-à-dire la longueur du voyage par mer du pays de Galles à cet endroit, tandis qu'il était si simple d'aborder plus au nord, par exemple, près de la baie de Barnstaple en Devon, malgré son caractère spécieux, est sans valeur et repose sur une erreur aujourd'hui encore trop répandue. Tout d'abord, dans les pays baignés par la mer, on préférait, à l'époque historique et même préhistorique, la voie de mer à la voie de terre, parce qu'elle offrait, en somme, moins de dangers divers, Le voyage de Pytheas n'est sûrement pas une exception. Les relations de l'Irlande avec la Gaule, avant les témoignages de l'histoire, ont été mises en pleine lumière par un éminent archéologue irlandais, Coffey. Son étude, pour l'époque historique, a été complétée par H. Zimmer [2]. A l'époque de la conquête romaine, le témoignage de César est des plus instructifs. On a vu une preuve d'ignorance et d'inexpérience nautique chez les écrivains grecs et latins, dans le fait qu'ils placent l'Irlande et l'île de Bretagne en face de l'Espagne et font couler la Loire dans l'Océan britannique [3]. Elle repose, au contraire, sur le témoignage de gens connaissant fort bien les conditions de la navigation entre l'Irlande, la Gaule et l'Espagne. Aujourd'hui encore, les marins vous diront que les courants portent direc-

1. Je dois la connaissance de ces actes au Rev. Tho. Taylor. On trouve aussi mention de la chapelle et du *cimetière* de Saint-Sampson dans : *The complete parochial history of Cornwall*, IV, p. 17.

2. *Intercourse of Gaul with Ireland before the first century* (*Proc. of the R. I. A*, XXVIII, c. n° 4) — H. Zimmer, *Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland im Altertum und frühen Mittelalter* (Sztungsber. d. K. A. d. W. 1909, XIV, XV, XXI ; 1910, 41.

3. J'ai réuni tous les textes anciens au sujet de cette erreur qui en a causé beaucoup d'autres, dans mon *Emigration bretonne en Armorique*, pp. 53-54.

tement des côtes d'Irlande ou du sud-ouest de l'Angleterre, à la hauteur et au large d'Ouessant dans la direction de l'Espagne et du golfe de Gascogne ; d'où, avant l'invention de la bousole, l'impression que rien, sinon l'océan, ne séparait ces pays.

Quant à l'anse de Padstow, elle a dû être de tout temps très fréquentée. Lelant, vers 1533, nous apprend que ce port est très fréquenté par les Bretons qui y viennent commercer et pêcher avec de petites barques, et que la ville est pleine d'Irlandais [1].

D'ailleurs sur le point d'atterrissage de Samson, toute discussion est superflue : la Vie nous l'indique avec une grande précision. Il y est dit que Samson, en débarquant, va *ad monasterium quod Docco vocatur* (*var. Doccovi, Doccovus*). Le *monasterium Docco*, est clairement *Lan-doho* pour *Lan-docho* [2] ou *Landohou* qui n'existe plus aujourd'hui que, sous la forme *Lannowe*, village en Saint-Kew, tout près de Padstow. C'était pendant tout le moyen-âge le nom même de la paroisse de Saint-Kew :

Pipe Roll 1185 : *Landoho*, dès 1189 *Lanho* [3] ; *Bronescombe Register* (Episc. Reg. of the Dioc. of Exeter) p. 224 (1259) : *Lan-deho*.

Quivil Reg., p. 354 (1283) : *Lan-hoho*; *Brantyngham Reg.*, p. 49 (1383) : *Là*[*n*]*-dohou*.

Patent Roll (1300) : *Landoho* (1331 *Lannow Seynt* ; puis 1578 *Lannow alias Kew*).

Chartes du prieuré de Plympton (Oliver, *Monasticon*, pp. 133, 134) : ecclesia *Saint-Tohou* (1100-1135) ; *Landlohou* (1154-1159) ; *Lan-doho* (1302).

Le Rev. Tho. Taylor, à qui je dois bon nombre de ces références, me cite un intéressant document concernant *Landoho* (*Patent Roll*, 1307). On y lit que le roi Edgar (958-975)

1. *A complete parochial hist. of Cornwall*, IV, p. 18.

2. Le *ch* cornique intervocalique était assez faible et a souvent disparu anciennement. Il s'écrit de bonne heure *h* ou *gh*.

3. L'assimilation, *a priori*, n'est pas très régulière, mais ici c'est un fait. On trouve en 1300 une forme avec *gh*, graphie ordinaire de *ch* en cornique : *Lanhoghov*. Quant à *-nh-* pour *-nn n-* ou *-nn*, on le trouve dès le XIIIe siècle.

donna aux chanoines de Plympton 2 *carucatas* de terre, 100 s. de rentes en *Landoho* et l'église, pour l'entretien de deux chanoines célébrant le service divin et pour des aumônes aux pauvres, aux pèlerins et divers hôtes. Il paraît certain, comme le suppose le Rev. Tho. Taylor, que le roi Edgar dépouilla *Landoho* pour enrichir Plympton [1].

Il y a aujourd'hui encore, dans le pays de Galles, deux paroisses de *Llan-dochau* : *Llan-docha Fawr* [2], qui touche Cardiff, et *Llan-docha Fach*, près de Cowbridge. Dans une charte *du Book of Llan Dâv* (p. 145) signe avec Oudoceus, Saturn, *abbas Dochou*. *Dochou* était la forme hypocoristique dérivée du premier terme d'un nom complet à deux termes : *Doc-winn*. Dans le *Book of Llan Dâv*, c'est cette forme qui prévaut : *abbatia Docunni* p. 131 ; 140, 3, 4, 7, 9 ; *Docguinni* 131, 5, 6 ; 160 etc. De même en Cornwall, dans les *Stafford Reg.* (1400), il est question d'une licence pour un oratoire dans la paroisse de *Sancti-Doquinni* (pour *Doc-gwinni*: la sourde finale a assimilé le *gw* suivant) que nous savons être *Lan-doho*. Il est fort possible qu'une des raisons qui ont fait préférer à Samson l'atterrissage dans l'estuaire de Padstow ait été le voisinage de ce monastère fondé probablement par ses compatriotes. Le culte de saint *Dohou* ou *Tohou* existe également en Armorique : il y a une chapelle sous son vocable à Primelin, près de Quimper [3].

L'existence de ce saint nous est confirmée par les Annales d'Ulster, qui placent sa mort en 472 : *quies Docci episcopi sancti abbatis Britonum* [4]. Le génitif *Docci* a été fait sur *Docco*.

La *Vita Petroci*, manuscrit que cite M. Fawtier [5], nous a

1. Dans l'*Exon. Dom.*, fol. 99, on a *Lannohoo*.

2. *Fawr* pour *mawr*, grand ; et *fach* pour *bach*, petit. On prononce, semble-t-il *Llan-doche* et *Llan-docha*.

3. J. Loth. *Les noms des saints bretons*, p. 121. *Sant* précédant le nom, on est arrivé à prononcer *Santohou* pour *sant Dochou*, d'où les variantes *Saint Tohou* et *Saint Ohou*.

4. *Annals of Ulster*, I p. 24, note : Usher voit dans Doccus, *Cadocus*, professeur de St Cainnech, ce qui est impossible. Shearman, *Loca Patric*, p. 223-5, est d'avis que Cadoc était neveu de Doccu, ce qui est possible.

5. Bibl. nat. ms. lat. 9889, fol. 143 vo. Cf. J. Loth, *L'Emigr. bret.*, p. 252.

conservé l'écho d'une tradition certainement ancienne au sujet de l'ermitage (*habitatio in solitudine*) qu'aurait habité Samson : elle est d'accord avec notre vie. L'ermitage était situé *secus littus juxta amnem Hailem* ; or, *Hail*, au moyen-âge *Heyl*, était le nom que portent les rivières Camel et Alan (Allen) réunies en rencontrant le flot de la mer [1]. Le nom est conservé dans celui de la paroisse d'*Eglos-Hayle* (l'église de Hail), qui touche au nord, St-Kew ou *Lan-dochov*. *Hail* est un nom commun en Cornwall, indiquant un estuaire, l'endroit où les flots marins rencontrent ceux d'un fleuve. Il y en a plusieurs, outre le *Heyl* de Padstow : *Hayle* près Saint-Ives ; *Hel-ford*.

Cette *Vita Petroci*, conservée dans un ms. du XV^e^-XVI^e^ siècle, très pauvre en faits précis, sans autorité d'une façon générale, nous a cependant conservé, avec cet intéressant souvenir, un autre d'une réelle valeur. Petroc, après avoir visité son compatriote Samson, se rend *ad cellam Wethnoci* (mal écrit *Wethmoci*) *episcopi*. Un peu plus loin on lit : « *unde etiam lingua gentis illius Landuuethmoch* (leg. *Lann-uuethnoc*) *adhuc usque hodie dicitur*. » etc., *Lann-wethnoc* se présente dans le *Domesday Book* sous les formes *Lan-wehenoc* (mal écrit *Lan-wenehoc*) et *Lan-Guihenoc*. Il semble que le nom ait disparu aujourd'hui. Pour la situation, elle est approximativement connue. Les terres de *Lan-guihenoc* sont celles de la paroisse actuelle de Lanhydrock, m'apprend le Rev. Tho. Taylor d'après des faits historiques et topographiques, quoique les deux noms soient entièrement différents. La forme *wethnoc* est vieille-cornique, et plus ancienne que celles du *Domesday Book*. Nous avons aussi, en Armorique un *Lan-Unethnoc* (cart. de Landevennec 33), plus tard, en 1241, *Lan-Guezenoc* et, avec le préfixe *to-*, *Lan-deguedenoc* (*Lan-dewethnoc*), en Pleyben, Finistère [2].

La forme *Docco*, *Doccov* est très archaïque [3] : *cc* est la graphie régulière pour *ch* au VI^e^ siècle. On la trouve, il est vrai,

1. Norris, *Cornisch Dramas* II, p. 503. Norris, avec raison, traduit *heyl* pour *tidal-river*. *Hail* a pu désigner le confluent de la rivière *Kestell* avec l'Alan.

2. J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 54 (à *Guethnoc*).

3. Il est fort possible qu'au VI^e^ siècle, on connût encore les formes **Doccu* (nominatif) et peut-être *Docco* pour *Doccu*, et le génitif **Doccovi-os*.

parfois, à une époque beaucoup plus récente, mais à titre exceptionnel, par exemple dans le *Black Book of Chirk*.

M. Fawtier a la mauvaise habitude de s'en tenir pour des noms anciens, par exemple, pour le *pagus Tricurius*, à la forme moderne. Il nous dit (p. 60) : « il (Samson) lui faut passer par le *pagus Tricurius* que l'on reconnaît et avec raison, *semble-t-il*, dans la région désignée sur *les anciennes cartes* par le nom de *Trigg*. » C'est tout ce qu'il y a de plus sûr, et si, au lieu de consulter des *anciennes cartes* (*qui remontent au XVIII^e^ siècle* [1]), M. Fawtier avait consulté des documents plus anciens, il y aurait vu que la forme de ce nom, au moyen âge, était *Triger*, et *Trager* : *Triger-sire* (1130 : *Pipe Roll*), *Treger-sir* (12^e^ année du roi Jean-sans-terre ap. Hunter, *Fines*, p. 355) ; *Cornish Dramas*, I, *Passio*, v. 2274 : *Tryger*). C'est le nom de notre *Treger* d'Armorique [2]. Saint Tutwal était né dans la Domnonia insulaire. En Bretagne, on trouve, dans les textes, à côté de *Treger*, *Trecor* : vallis *Trecor*, *Trecorensis*. Cette forme est celle qu'il faut restituer à la place de *Triconscire* (lu aussi : *Triconstir*) dans le testament d'Alfred-le-Grand : *Stratnet in Triconshire* [3] : il faut lire *Tricorscire*. Il a existé une forme *Tri-coro-s* et un dérivé *Tri-cor-io-s* (cf. *Petru-corii*).

Le *monasterium Docco* (*Doccovi*) étant connu, il est inutile de s'arrêter à l'hypothèse de M. Fawtier voyant dans *Winsham* en Devon, sur la route d'Ilfracombe à Barnstaple, l'emplacement de ce monastère, à cause du nom du moine *Winniavus* [4] que Samson y rencontre. Les noms de lieu en *win-* ne sont pas rares dans l'onomastique anglaise, et il n'y a aucune raison, bien au contraire, de voir dans *Winsham*, *un reste* de *Winniavus*. Je ne m'y arrête que pour faire remarquer que ce nom a

1. Sur des cartes partielles du Cornwall au XVI^e^ siècle, cf. *Journal of the Roy. Inst. of Cornwall*, IX, p. 160 et suiv. La Bibl. nat., m'apprend l'abbé Duine, possède une carte du Cornwall, de 1576.

2. La seule difficulté en apparence est dans l'*i* du cornique. C'est un ĭ bref qui devient régulièrement en breton *e*. En cornique ī accentué se conserve toujours dans le groupe *-inn*, *-ins* ; ailleurs il est un peu flottant.

3. De Gray-Birch, *Cart. Sax.*, en 880-885.

4. M. Fawtier a raison de préférer *Winniavus* à *Iuniavus*, à cause de l'interprétation : *qui cum illis lux vocitabatur*. *Inniavus* existe.

été confondu avec celui de *Winnoc*. Le manoir de *San Winiuec* dans le Domesday Book est sûrement le S^t^-*Winnow* actuel. Les deux noms sont, il n'est pas inutile de le dire, parfaitement distincts [1]. Dans une charte anglo-saxonne de 969 concernant le Cornwall, le roi Eadgar donne : *hraet Winiaw, Penhel* et *Carn Winnioc* [2].

Naturellement, M. Fawtier voit dans le nom de *Winsham*, dans celui de *Sampson Ray* près Barnstaple, dans Saint-Sampson de Golant, des légendes *topographiques*, tout comme pour le nom du comte Guedianus. Or rien de plus banal, à cette époque, qu'un voyage de Cornwall en Armorique. L'embouchure de la rivière de Fowey est très vraisemblablement l'endroit où s'est embarqué Samson pour l'Armorique. Au XVI^e^ siècle, au témoignage de Lelant, le trajet considéré comme le plus court de Cornwall en Armorique, était de Fowey au passage du Four. Le souvenir de cet événement est marqué par le nom de la paroisse de Saint-Sampson, bien connu par le roman de Tristan et Iseut. La demeure du roi Marc, Lancien, est dans cette paroisse, et c'était à l'église Saint-Samson qu'Iseut et lui allaient faire leurs dévotions. En face, de l'autre coté de la rivière, est Saint-Winnow ; dans le voisinage sont des paroisses portant le nom de *Mewen* et *Austole*, deux compagnons de Samson, honorés aussi en Armorique. Si l'hagiographe ne mentionne pas ces lieux, c'est indirectement une preuve de l'antiquité de ses sources. Les paroisses portant les noms de ces saints n'étaient pas encore établies ou ne leur étaient pas encore dédiées.

Le nom du célèbre monastère fondé par Samson en Armorique mérite l'attention. C'est sans doute lui qui lui donna le nom de *Dol* [3]. Il est parfaitement adapté au lieu. Dol, en effet, en gallois, a le sens de *prairie* (traversée habituellement par une rivière ou située sur ses bords), terrain plat d'une certaine étendue. Or *Dol* est inconnu en breton et dans la toponomastique bretonne. Il entre, en revanche, dans la composition de bon nombre de noms de lieux dans le pays de Galles. Il est presque inconnu en Cornwall. A-t-il quelque rapport avec les *Dole* que l'on trouve en France ? Tout dépend de la forme ancienne de ces noms et de la situation des lieux.

1. De Gray-Birch, *Cart. Sax.* III, p. 521.
2. La charte concerne *Lanmoren* auj. *Lammoran*, en Poudre.
3. *Vita* I, 52 : *aptissimum* repperit inibi locum atque honorificum fundavit monasterium quod usque hodie proprio vocabulo *Dolum* nuncupatur. La forme *Dolum* a été amenée par *monasterium*. Il faudrait *Dola*, le mot étant féminin.

Il est digne de remarque que le nom de Samson, en Galles comme en Cornwall, comme en Irlande, et le plus souvent en Armorique même, nous est donné sous une forme littéraire. On ne le trouve sous la forme brittonique sincère que dans le vannetais bretonnant : *Loc-samzun* (*ü* français) en Melrand, et *Samzun* en Belle-Ile (Morbihan). Comme nom d'homme, *Samzun* est répandu dans cette île. *Samzun*, avec *u* français, représente exactement *Samsṍnem* : *ō* long latin accentué donne régulièrement *ü* dans toutes les langues brittoniques : *Salomṍnem* a donné, en vieux-breton, *Salamun*, devenu aujourd'hui *Salaün*.

En résumé, M. Fawtier n'a pas démontré sa thèse, malgré les ressources d'une critique toujours en éveil, et, parfois, la finesse des aperçus. Il a montré de rares qualités d'historien, mais il n'est pas philologue, qualité essentielle, quand il s'agit d'hagiographie. Je crois l'avoir prouvé chemin faisant. Il y en a d'autres indices. M. Fawtier ne paraît pas avoir étudié le côté paléographique de son principal manuscrit ; il ne s'est pas soucié de relever les habitudes d'abréviation du scribe, les particularités de son écriture. Enfin, ce qui est plus grave encore, il n'a pas étudié la langue de l'hagiographe. Il croit s'en excuser en déclarant, page 76, que la langue ne nous fournit *aucune indication*. Or, à l'époque même où M. Fawtier écrivait ces lignes, M. l'abbé Duine tirait de la langue précisément de précieuses indications, dans son opuscule *Les saints de Domnonie*, et donnait à son assertion aventureuse un éclatant démenti. Je me félicite d'avoir contribué au progrès de la critique du texte de le *Vita* en incitant l'abbé Duine à des recherches dans cette voie.

Tout d'abord, il est établi que les trois principales sources littéraires de l'hagiographe sont la Bible, la liturgie et les œuvres de saint Grégoire-le-Grand [1].

1. *Les saints de Domnonée*, p. 5, notes 4, 5, 6.

Peut-être avait-il lu Virgile, et savait-il un peu de grec [1]. Il a lu vraisemblablement Fortunat, peut-être S[t]-Jérôme [2].

Certaines expressions ont un caractère très net d'antiquité. Il y a à s'arrêter notamment à l'expression *o beatissime sedis apostolicae episcope* par laquelle l'auteur salue son chef (*beatissime papa Tigernomale* dans le *Prol.* I.) Elle est, nous dit l'abbé Duine, rarissime dans l'hagiographie bretonne, et sent assez fort les VI[e]-VII[e] siècles [3].

Un autre fait encore plus important, c'est que l'état de la doctrine religieuse de l'hagiographe représente le stade théologique du temps de Grégoire-le-Grand. Il n'a pas subi l'influence de la discipline pénitentielle de Colomban, mort en 615 [4].

L'abbé Duine a fait une autre découverte qui peut être d'une grande importance : il a relevé une remarquable similitude d'expressions dans les très humbles excuses de notre hagiographe au début de son œuvre, et celles de Cogitosus dans la plus ancienne vie de sainte Brigitte. La similitude est encore plus frappante entre un passage du même prologue et un autre de la préface à la vie de saint Patrice par *Muirchu Maccu-Machtheni*. Je cite les deux passages parallèles : *Muirchu : In hoc profundum narrationis sanctae pylagus... a nullis adhuc lintribus... expertum... ingenioli mei puerilem remi cymbam deduxi... pauca haec de multis... parva peritia... aggrediar* [5].

Vita Sam. (I, 1) : *Profundissimum... maris pelagus... imperitiae meae lintricula... percurrens... de multis pauca... mea imperitia* etc.

Il semble bien qu'un des deux auteurs ait profité de l'autre. L'abbé Duine croit que c'est l'Irlandais, et il en donne une raison ingénieuse c'est l'absence dans la *Vita S.* du mot *ingenioli* qui se trouve dans les deux préfaces irlandaises.

1. *Les saints de Domnonée*, p. 7, notes 9, 10.
2. *Compte rendu*, p. 340, note 1.
3. *Ibid.* ; cf. p. 339, note 2.
4. *Saints de Domnonée*, p. 10, note 20.
5. Whitley Stokes, *The tripartite life of S[t] Patrick* II, p. 269. Cf. Hogan, *Vita Patricii auctore Muirchu Maccu-machtheni et Tirechano* (*Anal. Boll.* I, p. 531).

Si l'hagiographe avait eu sous les yeux ces œuvres, friand comme il était de diminutifs, il n'eût pas manqué de se l'approprier. Il n'est toutefois pas impossible que notre hagiographe et les deux autres aient puisé à une source commune [1]. Cogitosus a vécu entre 640 et 680 [2], Muirchu a écrit son œuvre avant 698, date de la mort de Aidus sur l'ordre de qui il a écrit la vie de sainte Brigitte.

L'abbé Duine a relevé quelques traits de syntaxe intéressants, par exemple : *cum illis* dans le passage : *Winniavus qui cum illis lux vocitabatur*. *Cum*, dans le sens de *par*, dans cette expression, répond à l'emploi de *cant* (gant) dans toutes les langues brittoniques [3]. Il y en a d'autres, par exemple, l'emploi de *solus* : in cujus domo ultra mare,, ipse *solus Samson* fundaverat (Lib. I, 2), « dans la maison duquel *Samson lui-même* avait habité ». On sait que tous les Bretons emploient le mot *un*, *unan*, un (seul), avec le pronom possessif pour exprimer le sens du latin *ipse*. La *Grammatica celtica* (2[e] éd., p. 409) traduit avec raison l'expression bretonne *ma hunan* par *ego ipse, ego solus*.

L'emploi du mot *homo* pour la sœur de Samson encore toute petite (*parvula*) rappelle l'emploi du gallois *dyn*, breton *den*, qui a le sens ordinaire de *homme*, mais désigne également toute créature humaine sans distinction de sexe [4] : tamen nutrite *eam quia homo est* (Lib. I, 29).

Les résultats obtenus sont encourageants. La première chose

1. A l'appui de cette restriction, l'abbé Duine m'écrit qu'il a étudié un nombre considérable de prologues et qu'il en a retiré l'impression qu'il y avait pour ces préfaces, qu'on pourrait grouper par familles et qui avaient de curieux traits de ressemblances, des modèles communs. Les moines devaient avoir, selon lui, des manuels de littérature où ils apprenaient la bonne manière d'être hagiographe et rhéteur sacré. A l'appui de cette hypothèse, que je crois très fondée, l'abbé Duine me cite une sorte d'anthologie de maximes et sentences composée dans la première moitié du VIII[e] siècle par *Defensor*, moine de Ligugé, et auquel il a donné le curieux et modeste titre de : *Scintillarum Liber* (*Defensoris Locociagensis monachi scintillarum liber*, dans Migne, *P. L.*, t. 88, col. 597 et suiv.).
2. Cf. Mario Esposito, *On the earliest latin life of S[t] Brigid of Kildare* (Proc. of the Roy. I. A. XXX (1912), C., n° 11.
3. Cf. J Loth., II, *Mabin.*, p. 453.
4. En cornique, *den* n'a plus guère que le sens de *homme*.

à faire désormais serait une édition critique de la vie. Une étude minutieuse de la syntaxe serait nécessaire ; il faudrait aussi un glossaire de tous les mots à forme ou à sens particulier, où tous les idiotismes seraient relevés. Une fois le texte établi et parfaitement élucidé, la comparaison avec les textes hagiographiques du VI^e^ au VIII^e^ siècle pourrait donner des résultats peut-être décisifs. Il ne faut pas se dissimuler en effet que, malgré tout, la lumière n'est pas faite sur tous les points.

ADDENDA

P. 23.

4. En 891 (*Chron. anglo-saxonne*), trois Irlandais, dans un canot *fait de deux peaux et demie* (un *curach*), abordent sur les côtes de Cornwall. Ils avaient pris des vivres pour sept jours. Ils savaient évidemment à peu près où les courants devaient les porter.

P. 30.

6. L'abbé Duine m'écrit que la source commune de Muirchu et de notre *Anonyme*, doit être la préface de Cassien à ses *Collationes* (Migne, *P. L.*, 49, col. 479.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.